

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation  
**Herausgeber:** Société jurassienne d'émulation  
**Band:** 82 (1979)

**Artikel:** Le papillon dans la boîte  
**Autor:** Wagner-Berlincourt, Yvette  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-555178>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Le papillon dans la boîte

par Yvette Wagner-Berlincourt

*«... Souvenirs pantelants de mon moi éclaté,  
Cloués au mur fragile de la mémoire  
Par les épées tragiques de la mort et du sang...»*

Inachevée, un peu lourde, mais rouge et rutilante comme une blessure fraîche, la phrase, immédiatement, m'avait appâté l'œil.

Elle couvrait du réseau fin de ses pleins et de ses déliés tout le haut de la première page d'un petit carnet noir, à la reliure de toile cirée, — de ceux que l'on trouve encore aujourd'hui dans les papeteries — et avait été calligraphiée soigneusement d'une écriture étroite, à demi-effacée.

C'était il y a six ans...

La concierge de l'immeuble moderne où je venais d'emménager et qui connaissait mon statut de correspondante au quotidien régional m'avait, un soir où je lui demandais un renseignement, invitée à pénétrer chez elle. Elle avait alors sorti d'un placard, à l'entrée de son studio, un paquet mal ficelé qu'elle m'avait tendu, comme à regret soudain, un peu gênée peut-être de sa spontanéité, et m'avait expliqué :

— La plus jeune sœur de ma mère écrivait... Peut-être que ça vous intéresse ? Tout ceci lui appartenait et je n'ai jamais pu le jeter. Pour moi, ce serait comme si elle mourait une deuxième fois !

A vrai dire, il ne restait pas grand-chose dans cette vieille boîte à chaussures que j'avais vidée et retournée, d'abord avec

indifférence, sur la table blanche de ma cuisine. Le temps et la poussière semblaient avoir définitivement absous de sa destination première le carton anonyme pour en faire le pauvre réceptacle de quelques enveloppes, du carnet noir et de plusieurs pages manuscrites. Objets dérisoires auxquels s'ajoutèrent encore quatre photographies de la même femme, à des âges différents, une carte de rationnement de la dernière guerre et, enfin, une sorte d'écrin transparent, rond et bleu turquoise où reposaient, collées l'une contre l'autre, les ailes grises de ce qui avait dû être un papillon.

Au nombre de dix, toutes les lettres étaient adressées à la même personne: à Mademoiselle Marie-Madeleine Monin, rue Centrale, à Porrentruy.

C'était peu.

C'était tout. Car la vie qui ne cesse de jouer avec les êtres à un jeu dont ils ignorent fort heureusement les règles et duquel ils sortent généralement floués, la vie venait, une fois de plus, de pousser le pion inattendu sur l'échiquier de mon existence quotidienne.

En me faisant don du contenu du paquet, en effet, la parente de Marie-Madeleine Monin m'avait mise, presque brutalement, en présence d'une œuvre dense, brève, mais puissante et parfaite dans la mesure où elle avait été limitée par la mort, qui l'abandonnait ainsi au lecteur dans la saveur palpitante du premier jet... Une œuvre qui m'était totalement inconnue, comme elle devait l'être également d'un public plus large ou simplement averti.

Eût-elle vécu plus longtemps d'ailleurs, cette pâle fille au prénom de pécheresse, qu'elle eût peut-être détruit d'elle-même, par la suite, ces témoignages trop intimes, devenus pour elle inutiles ou sans importance. N'avait-elle pas fini, elle aussi, par se laisser prendre et comme la plus petite des cousettes, au faux brillant des multiples facettes du bonheur? Pour un temps tout au

moins... Trêve unique et fugace, accord précaire entre le cœur, le corps et l'âme ? Qui peut le dire ?

Une chose était certaine : Marie-Madeleine-Elisa Monin, qui avait fini par signer tous ses poèmes du diminutif hermétique de « Elisa Nin », avait décrit la magie spécifique des différentes étapes de son expérience existentielle avec le talent le plus pur et, de toute façon, bien mieux que je ne pourrais tenter de le faire moi-même au travers de ces notes.

Elle était née, Marie-Madeleine Monin, à Saint-Ursanne, le 14 mars 1915. Et elle était décédée, à l'âge de trente-quatre ans, un jour ensoleillé de juillet 49, d'un accident de la route, à la frontière française, tout près d'ici.

J'avais craint, tout d'abord, qu'il ne restât de ses écrits que cette mince liasse de feuilles de cahier, abandonnée au fond de la boîte. Mais en parlant avec la nièce d'Elisa Nin, ma concierge ! — qui n'était vers la fin des années 40 qu'une adolescente distraite —, je compris bientôt que notre auteur avait, au cours des années, dispersé... émiétté ! la plus grande partie de ses poèmes chez les rares amis capables de les apprécier, amis dont il serait extrêmement difficile de retrouver le nom et la trace.

Dès l'abord donc, ma recherche s'avérait malaisée.

Et le lent cheminement qui devait ramener de l'oubli, à la vie de la connaissance — par l'écriture ou la parole —, le souvenir de cette maigre amazone, aux trois quarts gommé de la mémoire de ses proches, emprunta bien souvent au fleuve ses méandres et au labyrinthe ses impasses.

Elisa Nin — et je le conclus bientôt à la lumière de ses textes —, avec la sensibilité et l'intuition acérée de la poétesse, avait été, sans doute, parfaitement consciente du poids et de la valeur de ses dons. Mais, en même temps, elle avait pris toute la mesure de son angoisse et profondément éprouvé l'acuité de sa souffrance face à l'effort de création.

Une courte phrase, griffonnée de sa main, révélait en tout cas une certaine amertume : « ...je ne suis pas la femme de ma vie ! »

se plaignait-elle au dos d'une des pages manuscrites. Pirouette d'écrivain ? Pessimisme authentique ? Elle avait dû s'en ouvrir à une amie... à un amant ? Une carte postale, envoyée de Genève, et signée d'un simple « Ax » en fournissait la preuve par une réponse lapidaire et qui se voulait, peut-être, revigorante : « ... surtout n'abandonne pas ! Serre les dents sur la vie. Tu en as tous les moyens ! » Les moyens intellectuels, certainement, mais les moyens matériels ?

Cette carte « au jet d'eau » datait du mois d'avril 1946. Au printemps de cette année-là, Marie-Madeleine-Elisa connaissait sûrement déjà celui qui allait trouver, en même temps qu'elle, une fin accidentelle sur une petite route départementale.

Ce détail, je l'appris plus tard, au moment où la nièce d'Elisa quitta son emploi subalterne dans l'immeuble que j'habitais pour retourner dans son village, mais en me priant de garder tout ce qui concernait celle qu'elle appelait encore sa « tante Marie » .

— Vous comprenez, moi, je n'y connais rien. Mais je crois bien qu'elle avait trouvé un monsieur, de Lausanne ou de Genève, par là-bas... et qui voulait faire un livre avec ses poésies.

C'est ainsi que j'ai conservé la boîte, mais aussi le, besoin irrésistible d'aller jusqu'au bout de ma quête.

Il me fallait, par exemple, absolument me renseigner au sujet d'une ou plusieurs publications hypothétiques, éditées éventuellement dans les années 40, pour savoir enfin s'il n'existait pas un recueil imprimé, une quelconque plaquette des œuvres de Marie-Madeleine Monin.

Une telle trouvaille, évidemment, eût allégé ma tâche, mais sans doute tempéré mon ardeur. Peut-être même l'eussé-je regretté ! Je me rappelle toutefois en avoir relevé l'idée dans l'agenda que j'avais joint aux éléments contenus dans le carton. De plus en plus souvent, j'en faisais et refaisais l'inventaire, notant sur mes tabelles les déductions qui me venaient à l'esprit. Tournant et retournant dans mes doigts les lettres — je les sus bientôt par cœur —, les cartes postales, l'écrin bleu qui avaient

appartenu à la jeune femme. Comme si de toucher ces objets eût pu créer avec la morte un lien de plus. Une sorte de cordon ombilical à l'envers qui nous reliait désormais et qui, de moi à elle, allait lui redonner la vie par un chemin perdu et retrouvé qui m'aiderait aussi à remonter le temps.

C'est que maintenant Elisa Nin me poursuivait, me harcelait, me tourmentait. Sa personne surtout, ce qu'elle avait été : son existence, en fait, plus que son œuvre. Car cette dernière, si je ne la détruisais pas et c'était en mon pouvoir de le faire ! — resterait écrite... et rejoindrait par la pérennité de son thème la poésie tout entière, lui empruntant par là même ses qualités d'éternité.

Alors que le corps d'Elisa, le visage d'Elisa, que je n'avais pas connus, me semblaient perdus à jamais, la chaleur du sang les ayant quittés pour toujours. Si bien qu'à l'idée d'aboutir trop hâtivement à cet après-midi fatal de l'été 49, je me cabrais, me refusais, comme si j'allais condamner Elisa à mort pour la deuxième fois.

Je connaissais l'échéance et, la sachant justement, je redoutais d'une manière presque animale d'y arriver...

Ainsi, peu à peu, Elisa Nin m'avait investie.

Au début, j'avais volontairement pressé, sollicité mon imagination. La nuit, je pensais à Elisa. Puis je rêvai d'elle vraiment. Inconsciemment. Et dans mes fantasmes, elle se montra tellement plus réelle, plus complète que sur les quatre photographies dont les contours flous ne donnaient de leur sujet qu'une image affadie...

Une fois même, elle me parla. Et sa voix nette — et même railleuse — m'étonna par sa fermeté. Une fermeté que je n'avais pas pensé accorder à une femme dont le sourire triste appelait inmanquablement la tendresse.

Ces apparitions répétées, provoquées ou non, éclairèrent bientôt d'un jour nouveau, et très subjectif, la personnalité d'Elisa Nin que j'avais peut-être un peu trop légèrement décrétée comme étant souffreteuse et réservée. Sans tenir de la

walkyrie, après tout, pourquoi n'aurait-elle pas vécu en femme combative et aventureuse ?

... Il restait heureusement encore, pour me le dire — je l'espérais ! —, une ou deux personnes vivantes, qui l'avaient bien connue et se la rappelaient sûrement encore.

Sa propre sœur, tout d'abord, la mère de mon ancienne concierge, qui entretenait chichement un dernier souffle d'existence au home des vieillards de Saint-Ursanne, ville où la famille avait fait souche.

Aux vieilles gens, dont l'esprit a bouclé la boucle du temps, leur jeunesse apparaît comme un point brillant qui se rapproche un peu plus chaque jour. Et la femme impotente, vissée à son fauteuil, le regard arrêté sur un des carreaux de la fenêtre, trouva pour parler de sa cadette, morte presque trente ans auparavant, des mots et des détails étonnamment précis.

J'appris ainsi qu'Elisa, dont personne de sa parenté ne connaissait le nom de poétesse, ce qui me créait vis-à-vis d'elle une complicité supplémentaire, avait essayé de passer l'examen d'entrée à l'Ecole Normale des institutrices en 1931. Elle avait échoué... En particulier pour connaissance insuffisante de la musique.

— Vous comprenez, un piano, pour nous, c'était trop cher... On n'en avait pas. Alors, elle allait à la cure. Mais ça n'a pas suffi.

Les paupières affaissées, ourlées de rouge, coulaient sur les yeux pâles. D'une main déformée, l'octogénaire les essuyait machinalement, épongeant à la fois ces excréments de l'âge et les visions qui se bouscuaient soudain dans sa tête.

— J'avais dit à Marie, — elle voulait partir... Aller en Pologne ! Dans une famille... Dites, vous la voyez ? On était quand même huit ! Et il fallait aider. Je sais bien, c'était la dernière. Alors elle est allée à Porrentruy, pour apprendre à coudre. Mais je pense qu'elle a dû regretter, elle avait toujours préféré les études. Lire...

La voix se cassa. On en resta là. C'était l'heure du verre de thé. L'image de Marie, cernée et revue par l'optique familiale, s'interposa une fois encore entre nous, puis s'effaça avec les dernières paroles de sa sœur. Celle-ci ne remarqua même pas mon départ.

De toute façon, maintenant, ce n'était plus Marie que je cherchais, c'était Elisa. Il me fallait trouver comment de l'une, elle était passée à l'autre. Comment de chrysalide, elle était devenue papillon...

Pendant plusieurs mois, je me heurtai au silence. Et à l'inconnu surtout. Vers qui devais-je me tourner ? Dans le Clos-du-Doubs, je ne connaissais plus personne qui eût pu me parler de Marie-Madeleine Monin. Et puis, tant d'années avaient passé depuis la disparition de la jeune femme ! Trois décennies... plus que le temps nécessaire aux indifférents pour oublier ce qui n'était pas eux-mêmes.

Quand... il y a de cela presque quatre ans maintenant, une rencontre, que je ne pouvais pas prévoir, fit repartir mon enquête dans une direction que je n'aurais jamais imaginée moi-même.

Revenue chez moi, après un long voyage à l'étranger, je m'étais rendue chez mon libraire habituel. Toujours à l'affût de la publication rare ou épuisée, je fouinais à l'étage de l'antiquariat. Parcourant du doigt et jugeant de l'œil, j'avancais lentement entre les rayons, saisie — comme à chaque fois — par une sorte d'appréhension et de tension propres au collectionneur... quand je tombai abruptement sur deux volumes d'une édition originale de Renfer. « Remontés hier de la cave, » fut tout le commentaire laconique de la maîtresse de ces lieux.

La gorge serrée par l'espoir, soudain, je n'osais aller plus loin. Et si ?...

C'est alors que, dans la perspective et l'excitation d'une autre découverte, je fis s'écrouler toute une pile de bouquins déjà plus

ou moins déséquilibrée. Comme je me baissais pour réparer ce petit désastre, une main preste rencontra la mienne, celle d'un personnage courtaud et rubicond, que j'avais bousculé sans le vouloir.

Le monsieur, fort civil, déclina aussitôt ses qualités « d'ancien » libraire, établi depuis peu dans la région, après avoir tenu boutique à Porrentruy, puis à Besançon.

— Libraire à Porrentruy ? Mais en quelle année ?

— Eh bien, de 1925 à 39. Là, fermée la boutique, je suis rentré en France, pour faire la guerre.

Nulle amertume dans la constatation. Je saluai silencieusement le courage de mon interlocuteur et le chemin qu'il avait choisi de suivre, — à l'inverse de bien d'autres, il y avait quelque quarante ans. Puis, poussée par un élan de confiance et de sympathie, je me lançai à l'eau avec, sous cape, une sorte de mouvante prémonition :

— Vous ne vous rappelez pas avoir eu en magasin les œuvres d'une jeune poétesse de l'endroit... Marie-Madeleine Monin ?

Etrange prudence, pudeur inexplicable qui me retenaient de prononcer le pseudonyme d'Elisa Nin.

Bien m'en prit, le vieux monsieur ne l'eût pas reconnu. En revanche, il se souvenait fort bien de mademoiselle Monin, qu'il avait même employée chez lui comme vendeuse, pendant trois ans, de 1936 à 39. Au début de leur collaboration, qu'il avait d'ailleurs beaucoup appréciée, elle revenait de Paris où elle avait séjourné plusieurs mois...

... Ainsi, un morceau du puzzle revenait s'articuler de lui-même à la place qui lui était assignée. Le hasard, auquel je ne crois pas, car il détient toutes les réponses, se montrait princier et généreux.

— Oui... oui, maintenant que vous le dites, il me semblait qu'elle écrivait. Mais vous savez, dans le moment, on ne fait pas assez attention à ces choses-là. Surtout, elle lisait beaucoup. Et

son jugement était extrêmement sûr. Parfois même, un peu dur ! Ah ! elle savait très bien ce qu'elle voulait...

Je m'attribuai un bon point !

— Vous étiez parentes ?

— En quelque sorte, oui. Elle est morte en 49. D'un accident de voiture.

— Ah...

Mon informateur devenait pensif.

Devant ses yeux vagues, on sentait que renaissait Elisa, comme si elle se matérialisait soudain devant lui, allant et venant, tel qu'elle l'avait si souvent fait dans sa propre boutique, qui n'était plus que le reflet des choses passées. Elisa... qui s'asseyait au comptoir, remettait un livre en place, froissait une facture, en jetait une autre. Nul doute que c'était à ce moment-là, précisément, — à son retour de France, que la petite couturière avait définitivement déposé fil et ciseaux, pour traduire sur le papier sa propre musique — quelle revanche ! — ses chants intérieurs, son pesant de cris et d'angoisse.

Sur la vingtaine de poèmes écrits sans ordre par la jeune femme dans son cahier d'écolière, tous étaient signés de ce curieux patronyme de « Nin », issu très certainement de son nom jurassien, qu'elle avait amputé de la première syllabe. En revanche, trois seulement étaient complètement datés. Peut-être les destinait-elle, tout simplement, à une copie ultérieure plus correcte dans le petit carnet noir ? Sur les trois en tout cas, un seul portait — presque illisible — l'indication du mois : mai 1935... ou 36 ? Date accompagnée de la lettre P... qui pouvait désigner tout aussi bien le chef-lieu de district où vivait Elisa que Paris ! ville dans laquelle elle avait fait une halte décisive et de plus d'un an, certainement.

Et puis, 1935-1936, c'était aussi la guerre d'Espagne. Et dans ce poème, mêlant leurs alluvions dans la même abondance torrentielle, la mort et l'amour se rejoignaient, indissolubles, inséparables dans de véritables noces de sang. Se pourrait-il qu'elle eût connu, Elisa Nin, à Paris ou en Suisse, un de ceux qui

étaient partis grossir le rang des républicains et qui n'avaient rencontré là-bas que l'horreur, la souffrance et l'anonymat ?

Tout doucement, maintenant, sur la pointe des pieds, elle était venue s'asseoir et prenait place — devant nous ! — entre James Joyce et Silvia Beach, dans la librairie-bibliothèque de cette dernière, au 12, rue de l'Odéon. Comme je la voyais bien, mon apprentie-poétesse, engoncée dans son corsage foncé au col plus clair, le même qu'elle portait déjà sur une photographie en pied, prise à Genève, sur le quai du Mont-Blanc, vraisemblablement.

— Oui... il s'en est passé des choses, depuis.

Le vieux monsieur eut le bon goût de ne pas les rappeler, mais je savais bien que 39-45 passait au-dessus de nous, dans un grand fracas de désarroi, de ruines et de cendres.

— Oui... bien des choses. Eh bien, après, je suis resté là où la fin de la guerre m'a trouvé : à Besançon. Puis me voilà revenu dans le Jura, avec un certain plaisir, je dois le dire !

Le temps pour une silhouette fugitive de nous faire un dernier signe et l'ancien libraire ajouta, mais pourquoi ?...

— Une belle fille, vous savez. Un peu grande pour moi. (Il eut un rire attendri.) Elle boitait légèrement. Vous ne le saviez pas ? Une mauvaise chute en patins, un jour d'hiver à l'étang Corbat.

L'étang Corbat ?... Je ne connaissais pas. Un lieu-dit, probablement. Existait-il même encore ? Un petit silence s'installait maintenant entre le bonhomme et moi. Soudain, j'en voulais à celui-ci d'avoir fait d'Elisa une boiteuse et je brusquai mes adieux et mes remerciements. Déconcerté, coupé brutalement aussi du fil de ses évocations, l'ancien patron d'Elisa insista, heureusement, pour me laisser son numéro de téléphone.

J'en avais assez. Je me hâtai vers la maison comme vers un refuge, non sans que la gérante me posât la question traditionnelle et qui m'émouvait à chaque fois :

— Alors, vous avez trouvé un peu de bonheur ?...

Question qui me faisait revenir plus sûrement que si l'on m'avait accordé un rabais sur mes achats. Pourtant, ce jour-là, je répondis à peine. J'étais déjà hors du temps. Je ne pouvais attendre de me retrouver seule, pour m'ébrouer et laisser se décanter ce que je venais d'apprendre. J'avais besoin de trier le bon grain de l'ivraie dans la moisson que je venais de faire.

Le carton sur les genoux, assise par terre dans la tiédeur de la chambre, je m'accordai un long moment de tête-à-tête avec Elisa. Je l'interrogeai affectueusement. Puis je la brusquai et la repoussai finalement âprement, jusque dans ses derniers retranchements...

— Fille sans foi ! ainsi tu étais partie et tu ne me l'avais pas dit !

J'aurais tellement voulu savoir !

— Alors, Elisa Nin, en 1935, Paris, c'était une fête ?

...C'était au moins la fête des mots aurait pu rétorquer Elisa. Les mots qui sauvent, les mots qui brûlent.

Les mots que l'on découvre, que l'on apprend, qui s'appriivoisent, avec lesquels on joue... que l'on rend fous et qui finissent par mordre. Comme la faim finit par mordre tous ceux qui se sont trop gorgés de mots.

Et pourtant : ces lettres, ces mots, ces phrases, elle les avait écrits, Marie-Madeleine Monin ! Qui les lui avait donc appris ? L'amour ne s'invente pas tout seul, la plume à la main. Il avait bien fallu qu'elle troquât, une fois pour toutes, ses aiguilles contre un stylo... A moins qu'elle n'ait vécu des unes, pour mieux pouvoir user de l'autre ! Mais d'abord, sur quel coup de tête s'en était-elle allée, notre poétesse jurassienne ? Et était-elle partie seule ?

Missive par missive, je repris la correspondance adressée à Elisa. Pour la plupart, ces feuillets étaient signés Adrienne. D'autres, Madeleine. Clin d'oeil, en rapport avec le second prénom d'Elisa ? Une seule lettre portait le sigle « Ax », comme

sur la carte genevoise. Mais dans l'ensemble, ces lignes insignifiantes apportaient peu, donnaient bien des nouvelles, mais... des signataires ! Un seul détail, peut-être, qui parlait de couture et de mode, aurait pu m'intéresser, car il semblait toucher, à la fois, la période parisienne et celle d'après 39. Après 1939... qu'était-il advenu d'Elisa Nin ?

Mon mouvement d'humeur envers le vieux libraire me coûtait là un précieux renseignement. Je n'aurais pas dû partir si vite. Je rappellerai monsieur Sarrazin, pensai-je, — Edouard ! avait-il précisé. Je le rappellerais, je le savais bien. Un jour ou demain, déjà...

Ce soir-là j'étais sur le sol de la chambre tous les écrits d'Elisa et mon salon, pour la nuit, s'enorgueillit d'un tapis de manuscrits.

Je dormis mal. Ma raison, qui n'arrivait pas à se mettre en veilleuse, et mon corps à demi sommeillant se livraient un combat dont je sortis vaincue et tâtonnante vers le petit matin. Je m'assis alors dans un fauteuil avec, à mes pieds, tout l'œuvre d'une femme dont ce petit pays ignorait encore qu'il l'avait engendrée.

De ce pays, en fait, Elisa parlait peu.

Et dans ses poèmes, aucune préoccupation sociale ou politique n'apparaissait... Avait-elle même eu conscience de l'importance des problèmes qui avaient conduit à l'explosion du Front Populaire, avant son départ de Paris ? Ouvrière, artisan des mots, elle semblait pauvre, Marie-Madeleine Monin, mais rien n'indiquait qu'elle eût souffert de cette indigence-là.

Dieu, également, était absent de sa poésie.

Le seul par lequel elle s'était laissé convertir, qui prenait toute la place, c'était l'homme. L'homme-dieu et sa compagne, dont Elisa tirait pour les décrire... ou les apostropher ! des accents païens, riches et déchirants.

« Souvenirs pantelants de mon moi éclaté... » J'aimais cette phrase-là. Mais en même temps, je réalisais que cette sorte d'amitié posthume, — cette affection amoureuse et intemporelle, que je portais à la jeune morte, ne pouvait durer sans provoquer en moi un certain déséquilibre personnel. Elle m'occupait trop, Elisa, alors que, finalement, j'avais surtout un devoir envers elle, mais aussi envers d'autres : tous ceux qui devaient apprendre à la connaître, à la lire et à tirer bonheur et jouissance de son art.

Je l'avais faite mienne, jusqu'à en oublier qu'elle ne m'appartenait pas...

J'appelai donc Edouard Sarrazin et lui exposai le cas de Marie-Madeleine Monin de la manière la plus succincte, pour commencer. Passant sous silence mes élucubrations, les états d'âme que je voulais bien prêter à Elisa et quelques poèmes aussi que je tenais à garder pour moi, encore un peu.

J'étais bien tombée ; le vieux libraire se révéla un être parfaitement discret et très fin, cultivé et qui devint bientôt un admirateur fervent de son ancienne employée. « Incroyable... » répétait-il souvent. « Si j'avais su... »

Malheureusement, ayant quitté la Suisse au moment où la « carrière » cachée d'Elisa — ce mot de carrière nous faisait rire — prenait son envol et, étant revenu bien après le décès de la jeune femme, Sarrazin ne m'était guère utile comme source de renseignements postérieurs à 1939.

— Une fois que j'ai eu cédé le fonds de librairie, — c'était en décembre, que vouliez-vous qu'elle fît ? Elle essaya de retrouver le même emploi, mais dans un autre magasin. D'après ce que je crus comprendre, elle ne réussit pas à s'entendre avec les autres vendeuses. Ce que je me rappelle aussi, c'est qu'elle finit par se faire engager chez une modiste de la rue Centrale. Je crois même qu'elle avait pris une chambre, au-dessus.

Je fis le voyage à Porrentruy la même semaine.

Depuis la fin de la guerre, la rue Centrale portait un autre nom, mais la façade du salon de modiste n'avait pas changé. Simplement, la nouvelle occupante vendait maintenant des soies indiennes, des batiks de Thaïlande et des bijoux d'ambre, de corail et de jade.

Impossible donc de tirer grand-chose de la jeune hippie de pacotille, qui ne faisait que gérer la boutique. Toute résonnante de sequins et de cercles d'argent, elle fit cependant l'effort de téléphoner devant moi pour obtenir de la vraie propriétaire du bâtiment des renseignements et savoir ce qu'était devenue la demoiselle qui tenait autrefois un « Salon de mode : A la Parisienne ! » au même endroit.

— ...C'est que, il y a presque quarante ans de cela ! eut-elle l'air de s'excuser, comme la communication ne donnait rien.

C'était vrai. Près de quarante ans s'étaient passés et, de plus en plus, j'avais tendance à l'oublier, à faire abstraction de tout ce temps : Elisa m'était devenue si proche.

Et pourtant... J'avais dépassé moi-même de dix ans, déjà, l'âge auquel elle avait disparu. Elle serait maintenant sexagénaire. Vivrait-elle encore ? J'avais du mal à l'imaginer, plus âgée, plus creusée, décharnée peut-être... Se serait-elle finalement mariée ? Mais avec qui ? Ou se serait-elle éteinte doucement, consumée par ses feux intérieurs ? Cela me paraissait tellement plus conforme à l'ordre des choses qu'elle fût morte à trente ans !

Incapable du désir d'aller plus loin, je restai donc pendant quelques mois sur cette impression : Elisa Monin, curieusement, avait passé la guerre à faire des chapeaux !

Alors que la matière se faisait plus rare, probablement, et que les esprits étaient accaparés par d'autres soucis que les fanfre-luches, Marie-Madeleine Monin avait cousu des rubans et fait fumer des feutres sous le fer chaud et la patte-mouille. Une manière comme une autre, il est vrai, alors que ses mains s'activaient, de permettre à son esprit de caracoler dans les verts pâturages de la poésie... Bien que ses verts pâturages fussent plutôt des steppes brûlantes, balayées du vent de ses propres passions !

C'était le mur, l'impasse, le vide...

Usée aussi par une sorte de suspense qui n'en finissait pas, ma curiosité, il faut l'avouer, était devenue dolente, s'anémiait. Les semaines succédaient aux semaines. Puis soudain, à l'exemple du ballon qui rebondit, roule et s'arrête, mes recherches connurent un dernier ressaut le jour où, sonnait à la porte, mon ancienne concierge se présenta, un bouquet à la main.

— C'est du jardin, m'expliqua-t-elle, un peu essoufflée. D'ailleurs je ne serai pas longue, vous savez ce que c'est, il y a toujours autre chose... Mon Dieu, j'aurais dû venir au printemps déjà !

Je la fis entrer, asseoir à la cuisine et, pendant que je plongeais dans l'eau les roses assoiffées, elle m'annonça qu'elle s'était renseignée sur le compagnon d'Elisa.

— Toutes ces conversations qu'on a eues ensemble ne m'ont pas quittée, c'est drôle, hein ? Pour finir, je ne pensais plus qu'à ça. Alors je me suis rendue auprès d'une cousine. Vous vous rappelez ? Je vous avais parlé d'un monsieur de Genève, c'était bien juste ! Seulement, il ne voulait pas que lui imprimer ses poésies, à « notre Marie »... ! (Elle prenait naïvement un air entendu.) Et puis, il était marié !

Cela ne me surprit pas. Tout au fond de moi-même, j'attendais quelque chose de ce genre. Ce ne sont pas les artistes les plus doués qui mettent le plus de talent dans leur vie !

Passionnée, solitaire, Elisa n'en avait été que plus vulnérable. Elle avait donc fini comme une midinette : les deux protagonistes de ce drame, somme toute très bourgeois, s'étant probablement connus, — et aimés, à Paris. C'était vraisemblable... et un peu décevant. Puisque plus rien ne pouvait changer, je trouvais bon, après tout, que la vie d'Elisa se fût arrêtée là, d'un coup net. Avant, en tout cas, qu'elle ne prît le cours classique suivi par les héroïnes de romans-photos.

Le soleil d'automne peignait ma cuisine en jaune, la nièce d'Elisa parlait de « Marie », j'écoutais d'une oreille, tout en me

piquant les doigts aux épines d'une tige et, finalement incapable de lutter plus longtemps, je sautai en marche dans mes fantasmes, rejoignant ma poétesse dans son voyage au bout de la nuit.

— Ah ! et puis je ne vous ai pas dit, au moment de l'accident... ils n'étaient pas en voiture, mais à moto ! Ils l'avaient empruntée à un ami...

Eh bien, j'aimais déjà beaucoup mieux cela.

Une sorte de fatigue réplétive m'habitait maintenant, me gonflait. Le besoin impérieux d'extraire de moi cette fermentation — toute cette histoire d'une autre — dont je me sentais grosse, me talonnait. J'allai donc retrouver dans son petit logement de la Place-Neuve, Edouard Sarrazin, qui me parut soudain vieilli et abattu.

Alors nous parlâmes d'Elisa, encore une fois.

Pour le vieil homme qui n'avait plus grande parenté, Marie-Madeleine Monin était devenue la fille de son âge mûr, une sorte d'alibi familial, dans lequel, tout naturellement, il m'avait englobé. Comme il avait fini d'ailleurs par voir, en moi, une parente.

Nous convînmes ensuite, ce jour-là, de nous retrouver un peu plus tard, en novembre ou en décembre, pour décider d'un plan d'action. Peut-être tout comme moi, en effet, Edouard Sarrazin ressentait-il l'impression — après mon récit — que ce genre d'accident, qui avait coûté la vie à Elisa, n'était pas forcément le fruit du hasard. Et qu'il n'était pas si difficile, à qui le rechercherait, de faire se rejoindre les dangereux contours de la route et ceux, plus absurdes, de l'existence...

Janvier 1979  
Vendredi, 26

Mon ami Sarrazin a été hospitalisé ce matin, pour insuffisance cardiaque. A l'âge de soixante-dix-huit ans, c'était prévisible... Mais il me manquera. J'irai le voir, bien sûr, dès que l'on

m'y autorisera. Ne sommes-nous pas définitivement du même sang — en littérature tout au moins ! — lui et moi ?...

Cet homme droit et gai m'a tellement aidée et soutenue dans mes pérégrinations. Nous devions justement nous rendre ensemble dans la région d'Abbévillers pour tâcher de retrouver des traces d'Elisa et de son compagnon, que nous supposions avoir été ensevelis par là... Seule la rigueur de l'hiver nous en avait empêchés jusqu'à présent. Toutefois, sans la présence d'Edouard Sarrazin à mes côtés, je sais déjà que je n'irai pas.

Pour être honnête, cependant, — quel drôle de mot ! je me dois de relater encore une dernière formalité, que rien ni personne n'auraient pu m'empêcher de régler. Formalité que j'avais souvent répétée en esprit et que je me regardai accomplir — comme en dehors de moi — et comme on regarde, amusé, un enfant sacraliser par un rite connu de lui seul, ce qui, aux yeux des adultes, ne représente rien que de trivial ou de quotidien.

Il était midi. De mon balcon, je voyais tomber une neige très fine, de la pluie presque, et régulière... sur les blocs de béton et la lignée de garages modernes en bas. Alors j'ouvris l'écrin bleu turquoise, je pris entre le pouce et l'index le papillon poussiéreux, aux ailes grises et collées, et le lâchai dans le vide... Où il tomba, d'abord en torche, pour se confondre ensuite, invisible, avec la boue et la neige bruné de la rue.

J'avais définitivement libéré le papillon de sa boîte... et, qui sait ? mon esprit de l'emprise de Marie-Madeleine-Elisa Monin.

*Yvette Wagner-Berlincourt*

